

## **Action et mythos chez Aristote. De l'unité d'action et comment la création littéraire est plus sérieuse et plus philosophique que l'histoire<sup>1</sup>.**

En parlant banalement d'action et d'unité d'action, et ceci depuis longtemps, on entend à la fois se référer à la Poétique d'Aristote et tout aussi banalement, on n'est pas loin d'identifier ce que l'on traduit par action et ce qu'Aristote désigne dans la Poétique par mythos<sup>2</sup>. A voir mon titre et mon sous-titre, le lecteur peut constater que j'entends examiner de plus près les rapports plus complexes d'un certain nombre de notions aristotéliennes, et ceci principalement d'après les textes contenus dans les chapitres 7 à 9 de la Poétique. Tout au moins se rend-on compte de ce projet si l'on a vu à quoi je renvoie par les traductions ou transcriptions que j'ai employées, et si l'on n'est pas trop en désaccord avec moi sur les notions aristotéliennes concernées. Avant donc d'aborder cette question d'interprétation des textes d'Aristote concernant l'unité de l'oeuvre littéraire, il me paraît nécessaire de considérer trois points préliminaires qui sont des points de vocabulaire, et se rapportent au sens dans la Poétique de poiësis (ποίησις) - que je viens de traduire par "création littéraire", de mythos (μῦθος) - que l'on traduit par "fable"<sup>3</sup>, "intrigue"<sup>4</sup>, "mythe"<sup>5</sup>, "histoire"<sup>6</sup>, et de praxis (πρᾶξις) - que j'ai traduit, comme on le fait communément, par "action". Ceci me permettra d'aller ensuite plus vite.

---

1 Ce texte est la reproduction, à peine modifiée et munie de notes et références, d'une communication présentée le 12/12/1992 à Caen, au Colloque Aristote dirigé par Pierre Barberis. Quelques références récentes ont été aussi ajoutées.

2 Pour un résumé, et un refus, de cette ambiguïté banale et traditionnelle, voir la section 12 de Bittner 1992, 102.

3 Ainsi Hardy 1932.

4 Ainsi (fort influencé par Veyne 1971) Ricoeur 1983-1985. En anglais *plot*.

5 Ainsi Bompaigne 1975.

6 Dupont-Roc et Lallot 1980.

## 1 Poétique, Poièsis, Poésie

Un premier point concerne le fait que, pour Aristote, la poésie (cette poièsis dont il est question dans la Poétique) désigne toute représentation (langagière) d'un faire humain - j'utilise provisoirement ici cette traduction un peu lourde de *πρᾶξις* pour souligner l'inadéquation que présente la traduction usuelle d'action, qui risque de gêner au premier abord qui ne parle pas usuellement la langue spéciale des traducteurs d'Aristote ; quand au mot de représentation, il sera simplement pour moi la traduction de *μίμησις* (terme que l'on peut traduire aussi par "imitation" et pour lequel on insiste souvent sur les connotations mimiques et mimétiques) : je suis l'usage de Roselyne Dupont-Roc et de Jean Lallot. *Ποιεῖν* étant "fabriquer" ou "créer", on voit que la *ποίησις* peut se traduire par "création littéraire". En effet, bien que l'expression de *μίμησις πράξεως*, de représentation d'une action, n'apparaisse que plus loin, toute la fin du premier chapitre de la Poétique est consacrée à présenter comme non-pertinente l'opposition de la prose et du vers, et à y substituer une autre opposition, celle de celui qui "dit la nature" (*φυσιολογος*), comme Empédocle - dont je rappelle que son langage est le vers de l'épopée, et du poète (47a28-47b22). Le début du chapitre 2 (48a1) présente alors comme une évidence le fait que le poète représente les hommes dans leur faire ou dans leur agir (*πράττοντας*) - je laisse de côté le fait que cette affirmation s'applique à tous ceux qui représentent, par n'importe quels moyens, y compris les peintres (dont l'exemple est pris immédiatement après<sup>7</sup>). Quand j'en viendrai aux rapports de la poésie et de l'histoire, je me souviendrai tout spécialement de cette ébauche de définition implicite de la poésie.

## 2 Mythos

Un deuxième point à considérer pour qui s'intéresse à l'unité d'action (de *πρᾶξις*) et à l'unité de mythos dans la Poétique d'Aristote, c'est que l'action d'un côté, le mythos de l'autre, sont choses présentées comme deux réalités expressément différentes. Le mythos, disons l'intrigue, est défini dans la Poétique au chapitre 6 de deux façons liées l'une à l'autre en une seule phrase :

"Le mythos est la représentation (*μίμησις*) de l'action (*τῆς πράξεως*) : j'appelle ici (*τούτου*) mythos l'assemblage (*τὴν σύνθεσιν*) des faits (*τῶν πραγμάτων*<sup>8</sup>)" (50a3-5).

On voit que le terme de mythos est employé en un sens expressément nouveau et qu'Aristote doit définir, celui d'assemblage, de composition

---

7 On pourrait noter à propos de ce passage à la peinture que, pour Aristote, mettre quelque chose *devant les yeux* (*πρὸ ὀμμάτων*), c'est présenter *en acte* (désigner quelque chose où il y a *ἐνέργεια*) : *Rhétorique* 1410b33-35 et 1411b24 sqq. Cette référence à ce qui est *en acte* nous introduit déjà à la description de la *πρᾶξις*, de l'*action*, qui, d'un point de vue spécifiquement humain, correspond bien souvent à ce qu'est plus généralement l'*ἐνέργεια*.

8 Noter *πράγματα*. Sur la distinction *πράγματα/πρᾶξις* et le fait que les *faits* (*πράγματα*) sont toujours des éléments du *mythos*, voir Belfiore 1992a, 84 (dans la note 1 à la p. 83).

(ailleurs il y a σύστασις : 53b2, cf. b4 ; et déjà 50b23, cf. b33), d'organisation ; lorsque le terme était à la mode et éclairant, on a parlé de structure<sup>9</sup>. Puisque Aristote use en un sens nouveau du mot mythos, nous n'avons pas à chercher à l'expliquer par référence aux autres emplois de ce terme en grec, tels que "langage", "récit inventé ou faux", "récit ayant un sens ou une morale" (les mythes de Platon ou les fables ésopiques), "récit traditionnel". Dans les traités de rhétorique d'époque romaine, le mythos de Platon ou d'Esopé, classiquement défini comme "une parole mensongère en rapport d'analogie avec la réalité (λόγος ψευδῆς εἰκονίζων ἀλήθειαν)", s'oppose tant à une parole totalement vraie qu'à une parole totalement dénuée de rapport avec la réalité (πλάσμα). Mais on ne saurait trouver dans la Poétique ce terme de plasma qui désigne postérieurement la fiction et il y a au contraire tout un développement (51b15-34) qui est entre autres consacré à montrer la non-pertinence fondamentale de l'opposition entre fait et fiction : les tragédies sont désormais composées "au sujet de quelques maisons", mais les noms de certains personnages sont inventés et l'on connaît même une tragédie où tous les personnages sont inventés. Toutefois le vocabulaire d'Aristote n'est jamais d'une technicité purement arbitraire. Aussi lui arrive-t-il plusieurs fois dans la Poétique de considérer l'usage de récits traditionnels en employant le terme de mythos (ainsi 51b24 ; 53a17 ; 53b22), mais avec, à plusieurs reprises, une épithète (παραδεδομένοι, παρελήμμενοι) qui souligne cette transmission traditionnelle. Les exemples donnés, lorsqu'il y en a, sont ceux des rapports d'Oreste et d'Egisthe, d'Oreste et de Clytemnestre, et quelques autres. Mais cette référence au récit traditionnel n'empêche pas qu'il s'agisse de rapports entre dramatis personae et de leur évolution (53a37) ou de leur conclusion (53b22) : Clytemnestre est tuée, Egisthe doit être tué et il n'est pas question qu'Oreste et lui repartent amis. Ainsi, même dans le cas des récits traditionnels, le mythos considéré dans la Poétique est toujours agencement des faits (σύνθεσις τῶν πραγμάτων). Inversement, notons déjà que nulle part dans la Poétique Aristote n'éprouve le besoin de définir πράξις.

### 3 Praxis

D'où le troisième point, où il s'agira non de définir la πράξις (traditionnellement "action"), mais de décrire un peu l'emploi du terme - description et non définition, car je ne suis pas totalement convaincu que le mot ait dans la Poétique un sens univoque.

La traduction par action se justifie en ce qu' Aristote souligne que la πράξις a un sujet humain et vise un but, poursuit une fin. Déjà en 48a1 Aristote marque que ce sont des "agissants" (πράττοντας) que l'on représente. Plus loin, en 49b36, il souligne que l'action "est agie par des

9 Terme employé par Bompaire 1975 - article dont il ne faut pas croire que le caractère un peu daté du terme de "structure" diminue le valeur et auquel je dois beaucoup de ce que je dis dans ce §.

agissants" : il s'agit du passage où Aristote indique que cette existence de sujets humains pour l'action entraîne, secondairement, l'existence de caractère (ἦθος, ἦθη) et de raisonnement (διάνοια). Le même passage indique avec la même évidence qu'il y a un but visé dans l'action : on réussit ou on échoue, on touche le but ou on le manque (τυγχάνουσι καὶ ἀποτυγχάνουσι : 50a2). Un tel passage nous conduit même à rapprocher l'action telle qu'elle apparaît dans la Poétique de l'action au sens étroit et rationnel que l'on trouve dans les Ethiques, celle qui est réservée à l'homme et même à l'adulte, celle qu'on peut modéliser dans le raisonnement ou syllogisme pratique<sup>10</sup> : les fins, toutes particulières, se présentent sans qu'on délibère sur elles, mais on délibère sur les moyens qui peuvent avoir pour conséquence la fin particulière, et la décision de choix d'un moyen entraîne l'action qui permettra de réaliser la fin.

N'identifions pas ; même dans les Ethiques le verbe πράττειν, le nom πράξις, ne voient pas leur emploi se réduire à l'action de l'adulte qui agit selon le modèle du syllogisme pratique.

Une autre distinction aristotélicienne oppose parfois la πράξις, qui relève de la diathèse interne<sup>11</sup>, à la fabrication, la ποίησις, où la fin est extérieure<sup>12</sup>.

Soulignons donc quelques autres emplois de la Poétique qui marquent que la πράξις - contrairement à ce qui est l'usage français pour le terme action - n'a pas forcément un objet extérieur et ne correspond pas forcément à une activité opposée à une passivité.

Il n'y a pas toujours distinction entre passions et actions, entre πάθη et πράξεις. Le pathos (πάθος), en tant que partie du mythos, est défini comme une espèce d'action (πράξις), une action destructive, et Aristote donne comme exemples morts, blessures, etc. (52b11-13). Sans l'emploi de πράξις, dans le chapitre 14 où il est question, en 53b2, de la σύστασις τῶν πραγμάτων (autrement dit du mythos, cette représentation d'action), on trouve comme exemples de pathè les cas où le frère tue le frère, le fils le père, etc. (53b20) - événements, mais encore rapports entre personnages, pouvons-nous souligner. Plus haut (53a20-21), Aristote avait

10 Sur le "syllogisme pratique", voir *De anima* 434a16-21 ; *Eth. Nic.* 1147a5-7 ; *Métaph.* 1032b6-9 ; etc. Ensemble des références au début de l'appendice 3 de Charles 1984 : deux modèles, le modèle règle/cas particulier et, plus intéressant pour la *Poétique*, le modèle fin/moyens.

11 Je dois cette expression à Bernard Besnier au cours de la discussion.

12 Ainsi opposition ποίειν/πράττειν en *Eth. Nic.* 1139a35-b4, et surtout 1140a1 sqq. (spécialement 1140b6-7 : "de la production (=ποίησις) différente (sc. d'elle-même) est la fin (=τέλος) ; de l'action (=πράξις) sans doute pas : car l'action heureuse (=εὐπραξία, c'est-à-dire le "bonheur") est en elle-même fin"). Doit-on considérer cette πράξις qui s'oppose à la ποίησις comme exprimant le sens typiquement aristotélicien de πράξις ? je ne le crois pas : parce que ce sens est trop conforme au génie de la langue, et parce que le renvoi à un texte où il pourrait y avoir définition de cette πράξις est un renvoi encore mystérieux aux ἐξωτερικοί λόγοι (*Eth. Nic.* 1140a2-3). Voir aussi Oksenberg-Rorty 1992b, 6 ("An action takes the form of an activity...") et 20 ("...not every action is encompassed within, and identified by an activity;...") : dans la note 11 *ad locum*). - D'où des emplois effectifs de πράττειν et de πράξις qui n'opposent pas l'action à la fabrication ou production, de même d'ailleurs que des emplois des mêmes mots sans référence au syllogisme pratique.

énuméré un certain nombre de personnages qui se sont trouvés dans des cas de ce genre et il avait généralisé en parlant de "tous ceux à qui il est arrivé de subir ou d'infliger des choses terribles (ὄσοις... συμβέβηκεν ἢ παθεῖν δεινὰ ἢ ποιῆσαι)". Dans ce second type d'emploi, la notion de *πρᾶξις* voit - conformément d'ailleurs à des emplois bien connus du verbe grec *πράττειν* - se neutraliser l'opposition de l'actif et du passif. Notons aussi que n'est pas considérée alors l'opposition entre une *πρᾶξις* qui est une réalité extérieure, voire antérieure, à sa représentation, et sa représentation elle-même, qui est *mythos*<sup>13</sup>.

Un dernier exemple nous ramène à la considération de l'action avant qu'elle soit représentée. Il s'agit de montrer que le *mythos* est la partie la plus importante de la tragédie (50a15-18) : passant du *mythos* à ce qu'il représente, Aristote déclare que "la tragédie est la représentation non d'hommes (au pluriel), mais d'action, de vie, de bonheur (*πράξεως καὶ βίου καὶ εὐδαιμονίας*)"; il ajoute immédiatement (je dis immédiatement car je n'accepte pas le supplément de Vahlen) : "le malheur (*κακοδαιμονία*) lui aussi (*καὶ*) est en action (*ἐν πράξει*), et la fin poursuivie (*τέλος*) est une action particulière (*πρᾶξις τις*), non qualité ; les hommes sont, selon leur caractère, quels et quels, c'est selon leurs actions qu'ils sont heureux (*εὐδαίμονες*) ou le contraire". Ce qui concerne là le bonheur et la fin (*τέλος*) doit être rapproché de ce que dit Aristote du bonheur dans l'*Éthique à Nicomaque* ; quand les hommes rêvent d'un bien qui serait fin suprême dans une hiérarchie de fins (alors qu'il n'existe concrètement que des fins particulières), tous seraient d'accord pour nommer ce bien bonheur ; et le bonheur est en fait une activité où la fin est parfaitement atteinte (*ἐνέργεια τέλειος* : *Éthique à Nicomaque* 1153b16-19). Si dans notre texte de la *Poétique* le *τέλος* s'identifie au bonheur, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il soit qualifié de *πρᾶξις* au sens de conduite ou d'activité humaine<sup>14</sup>. Moins évidemment rapprochable des conceptions de l'*Éthique* touchant le bonheur, est l'insistance sur le fait que le malheur lui aussi est en action, alors qu'il ne s'agirait pas de l'atteinte du but visé mais de l'échec. Notons toutefois qu'Aristote ne dit pas que le malheur est action, même action particulière - c'est ce qu'il dit de la fin (*τέλος*), c'est-à-dire du bonheur, mais *ἐν πράξει* : j'ai calqué la tournure en disant qu'il est "en action" ; peut-être faudrait-il plutôt traduire qu'il "réside dans l'action", ou "a un rapport accidentel à

13 La *πρᾶξις* φθαρτικὴ ἢ ὀδυνηρά, l'"action destructrice ou créatrice de souffrance" qu'est le *πάθος* ("passion" ?, "événement pathétique" ?) en 52b11 est un élément du *mythos* (52b9). Si l'on considère la remarque de Belfiore indiquée note 8, on peut admettre que *πρᾶξις* joue ici le rôle d'un singulier de *πράγματα* (*πράγμα* au singulier ayant simplement la signification de "chose") et l'on pourrait interpréter l'ensemble de la proposition comme "le pathétique est un événement destructeur ou créateur de souffrance" ; noter que le meurtre d'un ennemi, bien que relevant d'une mauvaise tragédie, est encore en 53b19 un *πάθος*.

14 Toute une série d'autres références possibles, indiquées par les commentateurs (tels Hardy 1932, p. 18, n. 1). Peut-être faut-il faire un sort au développement de la *Physique* 197b5 distinguant l'*αὐτόματον* ("spontanéité", "hasard") et la *τύχη* ("hasard", "fortune"), développement qui identifie *εὐδαιμονία* ("bonheur") et *εὐπραξία* ("réussite") par l'intermédiaire de la "bonne fortune".

l'action" - la réussite (le bonheur) ayant quelque chose de moins contingent<sup>15</sup> que cette κακοδαίμονία, cet échec du malheur qui intéresse tout spécialement l'action que représente la tragédie.

Si l'on veut systématiser, peut-être trop, les emplois du mot πράξις dans la Poétique, disons que tantôt il s'agit d'une action au sens étroit du terme que prend le mot dans le cas du raisonnement pratique ; tantôt il s'agit, à l'intérieur des rapports humains, de simple conduite ou de simples événements, aussi désignés par πράγματα. Dans ce dernier cas l'action peut être malheur ou destruction subie.

#### 4 Unité d'action et unité d'intrigue. Histoire et poésie.

Nous pouvons aborder à présent le texte central concernant l'unité d'action et l'unité d'intrigue, celui du chapitre 8 de la Poétique ainsi que les compléments que peuvent lui apporter les indications du chapitre 7 sur le début et la fin du mythos et les conséquences qui en sont tirées au chapitre 9, selon lesquelles la poésie concerne plutôt le général (καθόλου) tandis que l'histoire concerne le particulier et que la poésie est ainsi plus philosophique qu'elle.

\* \* \* \* \*

Analysons ces textes, en commençant par les chapitres 8 et 9 :

"Le mythos est un, dit Aristote au début du chapitre 8, non, comme certains le croient, parce qu'il porte sur un individu unique. Car multiples et même infinis sont les accidents que l'on attribue à l'un (τῷ ἐνὶ συμβαίνει)"

- Prédication accidentelle. Aristote passe au cas analogue des actions humaines :

"De même aussi les actions d'un individu unique sont multiples, d'où ne découle en rien une action unique."

- Inexistence dans le syllogisme pratique d'une hiérarchie des fins qui conduirait à une fin suprême calculable. Aristote poursuit en donnant l'exemple des auteurs d'Héracléide (poème d'Héraclès) et de Théséide (poème de Thésée) qui ont cru que l'unité du personnage Héraclès ou Thésée entraînait l'unité du mythos. Il y oppose l'exemple d'Homère et de la façon dont, dans son Odyssée (poème d'Odysseus, d'Ulysse), il a omis les événements accidentels,

"ceux dont aucun ne faisait découler de lui l'autre, nécessairement (ἀναγκαίον) ou normalement (εἰκός). Il a au contraire organisé (συνέστησεν) son Odyssée en la faisant porter sur une action unique, au sens où nous parlons d'action unique (περὶ μίαν πράξιν, οἷον

---

15 Pour l'opposition ἐν ὑποκειμένῳ ("dans un sujet" : l'accident)/καθ' ὑποκειμένου, voir *Catégories* 1a20-1b9 ; sur la façon dont l'εὐπραξία et son contraire sont ἐν πράξει, alors que seule l'εὐπραξία est τέλος, voir *Eth. Nic.* 1139a34-35 ; 1139b34 (répété en 1140b7).

λέγομεν<sup>16</sup>) ; même chose pour l'Iliade. Par conséquent, de même que dans les autres techniques représentatives l'unicité de la représentation s'identifie à la représentation d'un objet unique, de même aussi faut-il que le mythos, puisqu'il est représentation d'action soit représentation d'action unique et disons même totale (ὅλης), et que les parties qui consistent dans les événements (τὰ μέρη... τῶν πραγμάτων) soient organisées (συνεστάναι) de telle façon que, si l'on change de place ou si l'on enlève quelque partie, ce soit la totalité (τὸ ὅλον) qui soit corrompue et renversée ; car ce dont la présence ou l'absence ne fait rien de sensible n'est pas un morceau de la totalité."

-Fin du chapitre 8. Conséquence immédiate dans la première phrase du chapitre 9 :

"Il est évident aussi, d'après ce qui a été dit, que ce n'est pas dire ce qui s'est produit (τὰ γενόμενα λέγειν) qui est précisément (τοῦτο) l'oeuvre (ἔργον) du créateur littéraire (ποιητοῦ) ; c'est dire ce qui peut se produire (οἷα ἂν γένοιτο), c'est-à-dire ce qui est capable de se produire (δυνατὰ), selon la norme (εἰκὸς) ou la nécessité (ἀναγκαῖον)."

- L'opposition que l'on trouve ici est donc celle que présente d'un côté une possibilité bien proche de la nécessité - puisqu'elle repose sur la nécessité même ou cette quasi nécessité qu'est la norme, l'εἰκὸς, même si ce que l'on dit là n'a qu'un être en puissance - cependant que de l'autre côté est l'événement brut. La différence d'oeuvre à accomplir entraîne, précise Aristote dans la phrase suivante, la différence entre les deux techniques que sont d'un côté celle de l'historien qui "dit ce qui s'est produit" - s'exprimât-il en vers, de l'autre celle du créateur littéraire, du poète, qui dit "ce qui peut se produire" : reprise textuelle des expressions déjà employées. Ici intervient la phrase :

"Par conséquent aussi la création littéraire (ποίησις) est chose plus philosophique et plus sérieuse que l'histoire."

- Et, employant le vocabulaire de l'extension, la phrase suivante explique :

"Car la création littéraire dit plutôt ce qui est général (καθόλου), l'histoire, ce qui est particulier (καθ' ἕκαστον). Est chose générale (καθόλου) les paroles ou les actions qui suivent la norme (εἰκὸς) ou la nécessité (ἀναγκαῖον), individuellement et accidentellement attribuées (ἄττα συμβαίνει) à un sujet tel qu'il est (τῷ ποίῳ) selon ce qu'elles sont (τὰ ποῖα) : tel est le général qui est le but visé par la création littéraire dans son adjonction de noms propres (ὀνόματα). Est particulier (καθ' ἕκαστον) ce qu'Alcibiade a fait (verbe πράττειν) ou a subi (racine de πάθος)."

\* \* \* \* \*

---

16 Je ne crois pas, contrairement à ce que m'a suggéré Bernard Besnier, que le οἷαν λέγομεν porte sur le seul mot πράξις, ce qui renverrait à l'action avec diathèse interne. Dans le contexte, le modèle me semble bien plutôt être le syllogisme pratique.

On voit d'abord que ce qui fait l'unité du mythos, c'est sa totalité (ὅλον), marquée par la liaison de nécessité ou d'εἰκός. Le chapitre 7 avait parlé de nécessité ou de cas le plus fréquent (ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ<sup>17</sup>) ; on sait que les deux expressions d'εἰκός et d'ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ sont, usuellement, interchangeables chez Aristote<sup>18</sup>, la normalité (je préfère traduire ainsi εἰκός que par "vraisemblance") étant alors la norme d'une forte probabilité statistique.

\* \* \* \* \*

Le problème est que, dans l'action et la vie, comme dans sa représentation par le mythos, il y a de l'échec, de l'accident, de la contingence (συμβαίνειν), du hasard ou de la "fortune" (τύχη) ; on réussit ou on échoue (τυγχάνειν, ἀποτυγχάνειν, même racine) : bonheur, malheur (εὐτυχία, δυστυχία, il y a τύχη là dedans)<sup>19</sup>. Même le bonheur du plus vertueux qui mène la vie théorétique n'est pas une réalisation nécessaire puisqu'il faut que le corps ne s'y oppose pas<sup>20</sup>. D'un point de vue à peine différent, on pourrait souligner que la création littéraire représente de l'universel singulier : le "poète" ajoute au schéma universel les noms

17 50b24 sqq. - Il s'agit dans ce passage du chapitre 7 de la totalité (adj. ὅλος) qui est celle de l'action dont le mythos est la représentation. Là, Aristote tient aussi compte de la succession temporelle ("commencement"/"milieu"/"fin" = τέλος). Il y a cloture de ce tout : cf. l'opposition entre "à l'intérieur" et "à l'extérieur" - de la tragédie, du mythos, du mytheuma, du drame, du καθόλου, qui est utilisée par la suite dans la Poétique : 53b32 ; 54b3 ; 54b7 ; 55b7-8 ; 55b25 ; 60a29. Étude de cette extériorité en Roberts 1992. La cloture de ce tout tient à ce qu'entre le "commencement" et la "fin" chaque élément est lié au suivant ἐξ ἀνάγκης ἢ ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ ("nécessairement ou la plupart du temps") : 50b31.

18 Rhétorique 1357a34 sqq. ; cf. Premiers Analytiques 70a2 sqq. - Étude de ces questions et de leur rapport à la "fortune" dans la Poétique en Frede 1992. - Voir aussi, en dehors de la Poétique, Agnostopoulos 1994, en particulier pp. 221 et 277, et p. 418 (note 28).

19 Dans les évocations du mythos dans la Poétique : τύχη et les mots de sa racine (50a3 ; 51a13-14 ; 52a5-6 ; 52a31-32 ; 52b2 ; 52b35,37 ; 53a2, 5, 9, 10, 14, 25 ; 55b28 ; 59a24.) ; συμβαίνειν (51a14 ; 51a17 ; 51b8 ; 52a19 ; 52a28 ; 52a35 ; 52b3 ; 53a7, 21 ; 53b6 ; 59a23 ; 60a13.) ; voir aussi κακοδαίμονία dans le passage cité plus haut (50a17). - Je ne m'engagerai pas dans le débat sur la "faute tragique" à propos du terme ἀμαρτία employé en 53a 10 et 16 ; ce débat n'a pris son importance qu'à partir du moment où l'éthique aristotélicienne de la réussite a été remplacée par une sacralisation de l'éthique ; de toute façon l'hamartia est ce qui entraîne l'échec. De plus si, dans la réalité, action suppose ethos et dianoia (50a1-2 ; cf. Eth. Nic. 1139a31-35) et qu'il n'est donc pas totalement futile de se demander si un échec repose sur un défaut de caractère ou un défaut de raisonnement, l'ethos tragique est secondaire (la dianoia ne venant encore qu'en troisième lieu : 50b4) et non seulement une tragédie anéthique est une création littéraire possible, mais l'apparition de telles tragédies constitue pour Aristote un progrès (50a15-38).

20 Voir toute la conclusion de l'Éthique à Nicomaque et plus spécialement 1178b33-35. Cette limitation de l'indépendance humaine dans la théôria vaut, bien entendu, plus encore dans l'action. En effet l'activité (ἐνέργεια) purement intellectuelle qu'est la théôria, contrairement à cette autre activité humaine qu'est l'action, est tellement indépendante qu'elle ne mérite plus le nom de πράξις, ce nom tendant même à être réservé, dans la ligne de l'usage grec du verbe πραγματεύειν qui est de la même racine ("être dans les affaires" ou "être aux affaires") aux affaires de la société en paix ou en guerre (Eth. Nic. 1176b20 ; 1177b6-7). Mais le sage aristotélicien n'est pas le sage stoïcien ; et cette activité divine de la vie de théôria ne se réalise qu'autant qu'il est possible à un homme (Eth. Nic. 1177b22 ; b28.).

propres. Victor Goldschmidt a dit brillamment : "Qu'est-ce... que la tragédie ? - C'est l'entreprise de ce qu'aucune science n'est capable de réussir : donner une connaissance du hasard, et cela par les instruments même de la science : la recherche de l'universel. La tragédie représente la fortune comme l'effet d'un enchaînement entièrement pénétrable à la raison. On comprend qu'Aristote puisse la considérer comme 'plus philosophique' que l'histoire, et que celui que les siècles futurs devaient appeler le Philosophe ait écrit une théorie de la tragédie : c'est qu'en un sens la tragédie est plus philosophique que la philosophie même : elle parvient à rendre intelligible l'être par accident."<sup>21</sup>. Tel est le contraste qui contribue au plus haut point à la réussite de cette création littéraire exemplaire, la tragédie, cette création qui suscite la terreur et la pitié par l'émerveillement (θαυμαστόν : 52a1-5).

Comment cette solution théoriquement impossible d'un problème insoluble se réalise-t-elle dans la création littéraire ? Il y a d'une part le fait que l'εἰκός, la norme, n'est pas uniquement probabilité statistique, c'est aussi préjugé courant, "comme si...". L'émerveillement que l'on éprouve dans le cas de la statue de Mitys dont la chute tue son meurtrier provient d'un ὡςπερ, d'un "comme si..." ("comme à dessein"), d'un εἰσικε : "il semble bien (εἰσικε) que des faits de ce genre ne se produisent pas au hasard (οὐκ εἰσικῆ)" ( 52a6-10)<sup>22</sup>.

Mais cette intelligibilité n'est peut-être pas seulement pseudo-intelligibilité. La chose apparaît plus clairement si l'on se souvient de ce qu'est un poète, c'est-à-dire un créateur de mythoi, d'intrigues, à l'aide d'événements réels ou non, en écrivant en prose ou en vers. Raymond Weil est étonné après d'autres que l'histoire philosophique de Thucydide n'échappe pas à la présentation que fait Aristote de l'histoire comme chose non-philosophique<sup>23</sup>. La réponse me paraît simple : dans ses premiers livres, Thucydide est poète<sup>24</sup>, il ne devient historien que dans le dernier livre quand il passe à la pure chronique. Dans les premiers livres de Thucydide, l'intelligibilité introduite dans le récit joue, en face de l'intelli-

21 Goldschmidt 1982, 264-265.

22 Pour ce qui concerne le préjugé courant, cf. encore le principe de "solution" invoqué en 60a35 sqq. Le contraste inverse, où c'est l'attente déçue qui relève de la *doxa* quand l'enchaînement se produit selon une quasi nécessité, est invoqué dans la phrase qui précède l'exemple de Mitys : peut-être référence à *Iphigénie en Tauride* (Belfiore 1992b, 372). - Aristote note plus loin que dans l'épopée, où il n'y a pas spectacle (et donc moins de danger de voir le ridicule de l'absurde), le merveilleux peut surgir, non du contraste entre l'accidentel et l'intelligibilité, mais de l'acceptation de l'impossible, de l'irrationnel (60a11-18 ; cf. 60b23-29). Voir aussi le commentaire d'Aristote, à propos de l'épopée, sur l'usage du paralogisme pour entraîner la créance des hommes et la façon de "dire des mensonges comme il faut" (60a18-26).

23 Weil 1960, 165 sqq. - et l'ensemble du chapitre (pp. 163-178). Sur le thème des rapports de l'histoire et de la poésie dans la *Poétique*, voir aussi Sainte Croix 1975.

24 Le caractère créateur du dialogue de Mélos entre Athéniens et Méliens apparaît mieux quand on considère que non seulement Thucydide a là "exprimé ce... qu'ils auraient pu dire qui répondit le mieux à la situation" (théorie du discours historique en Thc. I, 32, 1 : trad. Romilly), mais que nous savons maintenant qu'il n'a pas cru bon de mentionner l'appartenance de Mélos à l'empire athénien.

gibilité qui est celle de l'histoire comparée, c'est-à-dire de la Politique<sup>25</sup>, le rôle de l'exemple en face de l'induction. Rien n'empêche que la tragédie, cette représentation d'actions qui échouent et aboutissent à la destruction, fonctionne aussi comme exemple<sup>26</sup>.

Soulignons que ce dernier point, cette possibilité de faire fonctionner la tragédie comme exemple, n'ajoute rien à la valeur de la tragédie et n'appartient point à son essence. Pour atteindre sa fin propre, susciter son plaisir propre et ceci au plus haut point dans l'émerveillement (θαύμα), le "comme si..." fonctionne aussi bien. Si la poésie est plus philosophique qu'autre chose, il n'empêche que, dans la tragédie, elle marche à l'inverse de la philosophie : cette dernière part de l'émerveillement<sup>27</sup> ; la première y aboutit.

Jean-Marie MATHIEU  
Université de Caen

### Références données en abrégé

Sources : Pour la pagination de référence d'Aristote (Bekker), reproduite en marge de toutes les éditions, en ce qui concerne la *Poétique* on ne reproduit que les deux derniers chiffres. Ainsi 53b20 = Aristote, *Poétique*, 1453b20.

Etudes :

Agnostopoulos 1994 : Georgios Agnostopoulos, *Aristotle on the Goals and Exactness of Ethics*, Univ. of California Press, 1994.

Belfiore 1992a : Elisabeth S. Belfiore, *Tragic Pleasures, Aristotle on Plot and Emotion*, Princeton University Press, 1992.

Belfiore 1992b : Elisabeth Belfiore, "Aristotle and Iphigenia", Oksenberg-Rorty 1992a, 359-377.

---

25 J'emprunte ce terme d'"histoire comparée" pour désigner la *Politique* à Goldschmidt 1982, 261.

26 Si je me préoccupais uniquement de la tragédie, et non de la création littéraire dans son ensemble, il me faudrait insister ici sur certains aspects préfreudiens de la théorie aristotélicienne de la tragédie (rapports entre l'universalité du complexe nucléaire et les cas tragiques universels et typiques, mais dont la réalisation effective se borne à quelques cas dans de rares familles, je veux dire les meurtres commis entre les "amis" qui constituent la famille nucléaire). Aristote ne se préoccupe pas de l'inceste mais du meurtre familial.

27 C'est en raison de l'émerveillement (θαυμάζειν) que les hommes à présent et à l'origine se sont mis à philosopher" (*Métaph.* 982b12-13). "Le *philomythos* est d'une certaine façon *philosophos* : c'est que le *mythos* est composé de choses merveilleuses (θαυμασίων)" (*ibid.* 982b18-19). Mais le créateur littéraire, le poète, n'est pas un simple *philomythos* qui se plaît à entendre ces choses merveilleuses, il est créateur de *mythoi*.

Bittner 1992 : Rüdiger Bittner, "One Action", Oksenberg-Rorty 1992a, 97-110.

Bompaire 1975 : Jacques Bompaire, "Le Mythe, selon la Poétique d'Aristote", Centre de Recherches mythologiques de l'Université de Paris X, *Formation et survie des mythes*, travaux et mémoires (Colloque de Nanterre, 19-20 avril 1974), Paris, Les Belles Lettres, Copyright 1975, 31-36.

Charles 1984 : David Charles, *Aristotle's Philosophy of Action*, Cornell University Press, 1984.

Dupont-Roc et Lallot 1980 : Roselyne Dupont-Roc et Jean Lallot, Aristote, *La Poétique*, le texte grec avec une traduction et des notes de lecture, Paris, Editions du Seuil, 1980.

Frede 1992 : Dorothea Frede, "Necessity, Chance, and 'What happens for the Most Part' in Aristotle's Poetics", Oksenberg-Rorty 1992a, 197-219.

Goldschmidt 1982 : Victor Goldschmidt, *Temps physique et temps tragique chez Aristote*, Paris, Vrin, 1982.

Hardy 1932 : J. Hardy, Aristote, *Poétique*, texte établi et traduit par... (Collection des Universités de France publiée sous le patronage de l'Association Guillaume Budé), Paris, Les Belles Lettres, 1932.

Oksenberg-Rorty 1992a : Amélie Oksenberg Rorty (ed.), *Essays on Aristotle's "Poetics"*, Princeton University Press, 1992.

Oksenberg-Rorty 1992b : Amélie Oksenberg Rorty, "The Psychology of Aristotelian Tragedy", Oksenberg-Rorty 1992a, 1-22.

Ricoeur 1983-1985 : Paul Ricoeur, *Temps et récit*, Paris, Editions du Seuil, 3 vol., 1983-1985.

Roberts 1992 : Deborah H. Roberts, "Outside the Drama : the Limits of Tragedy in Aristotle's Poetics", Oksenberg-Rorty 1992a 133-153.

Sainte Croix 1975 : G.E.M. de Ste. Croix, "Aristotle on History and Poetry (Poetics, 9, 1451a36-b11)", Barbara Levick (ed.), *The Ancient Historian and his Materials*, Gregg Publishing, 1975, 45-58. Maintenant reproduit en Oksenberg-Rorty 1992a, 23-32.

Veyne 1971 : Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire, essai d'épistémologie*, Paris, Editions du Seuil, 1971.

Weil 1960 : Raymond Weil, *Aristote et l'histoire, essai sur la Politique* (Etudes et Commentaires 36), Paris, Klincksieck, 1960.